

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 17 MAI 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

— Vous ne le punirez pas trop, n'est-ce pas, monsieur Jacques ? dit Bernerette.

— S'il mérite d'être puni, je penserai que cela vous ferait du chagrin et j'en fermerai les yeux mademoiselle.

— Jolie discipline que vous enseignez là, sergent ! fit le colonel.

Jacques vint auprès de Mme de Cheverny. Il sentait peser sur lui le regard de la comtesse depuis quelques instants. Il n'en était pas gêné, au contraire, mais comme attiré. Et comme en ce moment Marjolaine causait avec Cheverny, Bernard et Bernerette, Mme de Cheverny et Jacques restèrent quelques minutes isolés dans ce salon. Mère et fils étaient en présence. Le hasard les avait jadis séparés, le hasard et la haine. Le hasard les rapprochait aujourd'hui, le hasard et la pure affection des êtres qui se trouvaient là. En tremblant, Marguerite lui demanda :

— Ainsi, monsieur Jacques, vous n'avez jamais connu vos parents ?

— Hélas ! non, madame.

— C'est Marjolaine qui vous a servi de mère ?

— De mère, de sœur. Elle a été tout pour moi. Et regardez-la, avec ses yeux souriants, quelle jolie petite mère elle a été pour moi, et comme il a été doux de vivre auprès d'elle.

— Vous l'aimez bien.

Il hocha la tête à plusieurs reprises.

— Si je la perdais, sûrement je ne lui survivrais pas.

Et son regard chargé de passion allait chercher le regard de Marjolaine. La comtesse ne le quittait pas des yeux. Elle était troublée de plus en plus, même un peu pâle, et il lui fallait un effort sur elle-même à chaque question qu'elle adressait à Jacques.

— Et jamais il ne vous est venu aucun indice sur ceux qui pouvaient être vos parents ?

— Jamais, madame, cependant....

— Cependant ?

— Mon père adoptif et Marjolaine me l'ont raconté souvent. Dans mes langes on a trouvé, lorsque j'eus été ramassé sur la grand'route, on a trouvé une médaille militaire et une croix d'honneur. A qui appartenaient-elles ? Pourquoi avaient-elles été cachées là ? Mon père était-il soldat, comme je le suis moi-même ? Et si c'est lui qui m'a abandonné, pour quelle raison l'a-t-il fait ?

— Une croix ? Une médaille ?

Dans son esprit, une pensée surgissait soudainement. Julien Rémondet aussi avait la croix ! Lui aussi avait été décoré devant Sébastopol, de la médaille militaire !

— La médaille même, frappée d'une balle, était bossuée, acheva Jacques. Celui qui la portait est-il mort ? Et celui-là était-il mon père ? Je ne le saurais jamais.

Marguerite, éperdue, regardait le sous-officier avec une sorte de terreur. Était-ce bien vrai ? ou se faisait-elle illusion ? Voilà qu'il lui semblait maintenant que Jacques ressemblait à Julien Rémondet ! Vainement elle essayait de rappeler toute sa présence d'esprit. Vainement elle voulait croire à un jeu de son imagination.

Julien Rémondet apparaissait tout à coup devant elle, comme s'il avait été évoqué par un magicien puissant elle revoyait le visage de Julien, ses yeux, ses traits énergiques et doux ; il y avait jusqu'à certaines expressions de physionomie qu'elle re-

trouvait en Jacques ; jusqu'à la voix de Julien qu'elle croyait entendre.

L'illusion fut si forte qu'elle faillit s'évanouir. Elle se leva brusquement, fit quelques pas, resta une minute à la fenêtre, puis revint au sous-officier que ces souvenirs avaient rendu songeur. Sur les lèvres de Marguerite deux questions se pressaient. Ainsi que Patoche, elle aurait voulu savoir dans quelles circonstances et en quelle contrée avait eu lieu l'abandon de Jacques. Sans grand espoir, du reste.

Un secret instinct la poussait à faire ces questions, ainsi que, sans espoir de gagner, mais quand même espérant, ceux qui ont pris des numéros de oterie consultent les listes après les tirages, mais elle craignait que tant d'intérêt subitement témoigné n'inspirât de la défiance à Jacques. Elle ne voulait point paraître indiscrete. Et toutefois, si les réponses du jeune homme allaient l'éclairer, si ses réponses allaient la renseigner ! Ne regretterait-elle pas de ne les lui avoir point adressées ? Elle tremblait bien fort en lui parlant.

— Où vous a donc recueilli le père de Marjolaine ?

— Ce n'est pas son père, mais c'est bien Marjolaine elle-même qui m'a trouvé, dit-il.

Et il raconta l'histoire que la jeune fille avait dite à Patoche. C'était la seule qu'il connût jusqu'à présent.

— Vers Nancy, disait-il, sur la nouvelle frontière.

Marguerite poussa un profond soupir. Ce ne pouvait être le petit abandonné auquel depuis vingt ans, elle pensait, tous les jours. L'espérance s'élevait. Elle baissa la tête, attristée. Jacques parlait toujours, mais elle ne l'écoutait pas. Ce qu'il disait ne l'intéressait plus. Et ses lèvres tombantes, affaissées, marquèrent brusquement le lourd chagrin qui pesait sur sa vie.

Puis il vint, à la pauvre femme, l'envie de savoir ce qui se passait dans ce cœur d'homme ; de se faire raconter de ce qu'il pensait de ses parents inconnus, de son père, de sa mère ; elle voulait entrer plus profondément dans ses rêves, afin de le connaître mieux. Elle se disait que, de cette façon, si en un coin du monde vivait son fils, elle saurait peut-être, par ce que Jacques pensait de sa mère, ce que l'enfant perdu pensait d'elle-même. Il y avait une superstition dans cette idée.

— Si mon fils vit, se disait elle, il pense comme Jacques. Et si Jacques me condamne, mon fils me condamne aussi.

Elle ne réfléchissait pas qu'il était peut-être dangereux d'interroger ainsi le sous-officier ; que peut-être tant de questions spéciales feraient naître en lui des soupçons.

Elle ne se disait rien de tout cela. Elle allait droit devant elle, les yeux fermés, attirée par l'inconnu, éprouvant à se torturer ainsi une volupté douloureuse.

— Vous pensez bien souvent à votre père, monsieur Jacques ?

— Oh ! oui, madame. Longtemps j'ai conservé l'espérance qu'un jour ou l'autre je le verrais. Je ne pouvais pas me faire à l'idée si triste que ma vie s'écoulerait sans que je le connusse, mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui ?

— Je suis plus sage, dit-il avec un mélancolique sourire. Je ne puis demander l'impossible. J'ai fait mon deuil. Je ne connaîtrai jamais mon père.

— Comment vous le représentez-vous ?

— Beau, grand, fier et doux, ayant toutes les qualités du cœur et de l'esprit. C'est ainsi que je me suis créé son portrait dans mon imagination.

— Avez-vous essayé, du moins, de vous expliquer votre abandon, les motifs qui peuvent avoir poussé vos parents à vous délaisser, enfin toute cette triste histoire.

— Que penser de cela, madame ? De quoi suis-je victime ? Le sais-je ? Mes parents ne me pleurent-ils pas, peut-être ?

— De sorte que vous ne lui en voulez pas ?

— A mon père ? Oh ! que Dieu m'en garde jamais.

— Vous ne le haïssez pas ?

— Il n'est pas cause de mon abandon, j'en suis sûr, il en a souffert et, s'il vit, il en souffre encore. Et si je devais l'accuser de cet abandon, je ne lui

en voudrais pas, je l'excuserais, parce que je suis persuadé qu'il aura fallu, pour en venir à une pareille extrémité, des motifs si graves que moi-même, qui suis victime, je devrais les approuver.

— Et ces motifs ?

— Qui sait ? dit Jacques très bas, l'honneur de ma mère, peut-être, un amour contrarié !

Elle tressaillit. N'était-ce pas d'elle-même qu'il parlait, en ce moment ? En tremblant de plus en plus fort elle demanda :

— Et votre mère ? Pensez-vous à elle quelquefois ?

— Ma mère ! fit-il, la voix coupée par un sanglot. Je saurais qu'elle a vu ma naissance avec horreur, que je n'ai été pour elle qu'un objet de répulsion et de haine... Je saurais qu'elle a voulu me tuer et que c'est elle qui, de sa propre volonté, pour se débarrasser de moi, m'a jeté sur la grand'route, j'aurais à lui reprocher tous ces crimes, que je l'aimerais encore.

— Ces crimes, monsieur Jacques, votre mère ne les a pas commis, une mère en est incapable. Il faut l'aimer, l'aimer sans cette pensée-là, autrement ce serait mal.

— Cette pensée, je ne l'ai jamais eue.

Et comme se parlant à lui-même :

— Ma mère ! ah ! comme j'ai envié les petits enfants autour de moi. Et que de fois, j'ai demandé : " Pourquoi n'ai-je pas une mère comme les autres ? " Il me semble que je l'aurais adorée, ma mère. Je n'aurais vécu que pour elle. Que de fois, pendant les nuits, mes rêves ont été peuplés de son image. Elle m'apparaissait toujours belle, toujours jeune, toujours triste, aussi, et je ne sais pourquoi toujours vêtue de deuil, ma mère ! Et je me dis, le désespoir au cœur, que peut-être elle vit quelque part, me croyant mort, qu'elle me pleure comme je la pleure. Où est-elle, mon Dieu ? où est-elle ? qui me le dira ? Ah ! que celui-là qui me la montrerait prenne ensuite ma vie, pour le payer d'une minute d'un pareil bonheur ! Je la lui donne ! Et je pense, quelquefois, c'est une folie, je le sais, je pense qu'il a pu se faire que je me sois trouvé en sa présence, que je lui ai parlé, comme je me trouve devant vous, madame, et comme je vous parle et que rien n'a crié, dans mon être : C'est ta mère, prends-la donc, et fuis donc avec elle ! Rien ! c'est effroyable, cette pensée-là, ma mère !

Et il avait peine à retenir ses larmes.

— Je vous ai attristé, monsieur Jacques, je vous en demande pardon.

— Vous m'avez fait plaisir, au contraire, madame. Mon cœur est si gros, si gonflé parfois, que j'ai besoin de confidences.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, je suis mère, moi, je comprends ce que vous souffrez, je me sens pour vous beaucoup de tendresse. Lorsque vous voudrez parler d'elle, ne m'oubliez pas, accourez, je recevrai vos confidences et quand vous partirez vous serez un peu moins triste, vous concevrez pour moi un peu plus de gratitude et moi je vous en aimerai davantage.

— Oh ! que vous êtes bonne, madame, et comme je vous chérirai !

— J'y compte et je ferai mon possible pour cela.

L'émotion de la comtesse était intraduisible. Il lui avait fallu pour se contenir une énergie virile. En entendant parler Jacques, elle avait fermé les yeux pour mieux vivre un moment avec ses souvenirs et elle avait cru entendre son fils, se plaignant doucement de son abandon, lui parler de son enfance et de sa jeunesse. Son trouble avait été si grand qu'elle avait failli se trahir et il était temps que l'entretien finit. Elle ne se sentait plus la force de le supporter. Elle se leva lentement, traversa le salon et sortit.

Comme Jacques et Marjolaine, cela était convenu, devaient rester à dîner chez le colonel, celui-ci ne prit pas garde à la disparition de la comtesse. Il crut qu'elle allait donner quelques ordres. Elle rentra chez elle. Et heureusement qu'elle était seule, que M. de Cheverny ne se trouvait pas auprès d'elle, car à peine fut-elle dans sa chambre qu'elle s'affaissa, inanimée, dans un fauteuil. Longtemps elle resta évanouie. Ce fut Bernard qui la rappela à la vie. Après une demi-heure, étonné de ne point la voir revenir au salon, le jeune homme était sorti, s'était informé, était venu frapper à la porte de la chambre de sa mère, et n'entendant pas